



# Self and Society in the Corona Crisis

**Perspectives from the Humanities and Social Sciences**

*Herausgegeben von Georg Mein und Johannes Pause*

**Self and Society in the Corona Crisis**  
**Perspectives from the Humanities and Social Sciences**

Georg Mein  
Johannes Pause

The Ends of Humanities - Volume 2: Self and Society in the Corona Crisis  
Edited by Georg Mein, Johannes Pause



Melusina Press 2021

Published in 2021 by **Melusina Press**

11, Porte des Sciences

L-4366 Esch-sur-Alzette

<https://www.melusinapress.lu>

Melusina Press is an initiative of the University of Luxembourg.

Concept: Niels-Oliver Walkowski, Johannes Pause

Copyediting: Carolyn Knaup, Niels-Oliver Walkowski

Cover: Valentin Henning, Erik Seitz

The digital version of this publication is freely available at <https://www.melusinapress.lu>.

ISSN	(Volume):	2716-7518
ISBN	(Online):	978-2-9199648-7-1
ISBN	(PDF):	978-2-9199648-9-5
ISBN	(EPub):	978-2-9199648-8-8
DOI	(Online):	10.26298/5a83-q111

Das vorliegende Werk steht unter einer CC BY-SA 4.0 Lizenz. Informationen zu dieser Lizenz finden Sie unter <https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/deed.de>. Die in diesem Werk enthaltenen Bilder und Ressourcen unterliegen der selben Lizenz, sofern sie keiner anderen Quelle entnommen oder mit einer anderen Lizenz versehen sind.



## « Confinement vôtre »

### Relire Barthes à l'époque du coronavirus

Nathalie Roelens

*This study aims to examine on the spot the lexical proliferation that floods the media virally since the outbreak of the crisis and to show that these terms belong to a “reassuring” semiology that obscures the real issues of the situation. Roland Barthes already invited us to get rid of Western hermeneutic compulsion or encratic language that bewitches us. Drawing back to his “lumberjack’s talk” (Barthes) would be a way to regain a foothold in the world (finite and nevertheless abundant [Caillois]). Humor as a “surface effect” (Deleuze) manages to dodge this peremptory meaning which the media and politicians claim. Talking about “things,” not “words,” could be a beneficial antidote to the infection of consciences.*

#### Introduction

Cette étude se propose de scruter à chaud une prolifération lexicale qui inonde les médias de manière virale depuis le début de la crise et de montrer que ces termes relèvent d'une sémiologie « rassurante » qui occulte les réels enjeux de la situation. Roland Barthes nous invitait déjà à nous défaire d'une compulsion herméneutique ou d'une langue encraticque qui nous envoûte. Retrouver le « parler-arbre » (Barthes 1956 : 219) serait une façon de reprendre pied dans le réel (fini et néanmoins foisonnant [Caillois 1970 : 71]). L'humour en tant qu'« effet de surface » (Deleuze 1996 : 83) parvient à esquiver cette péremption du sens à laquelle prétendent les médias et les politiciens. Parler des *choses* et non plus des *mots* pourrait être un antidote salutaire contre l'infection des consciences. À l'instar d'Alexis Nouss qui invoquait l'urgence d'un « nettoyage terminologique » (Nouss 2015 : 21) dans le champ sémantique de la migration afin de lui privilégier l'exil et l'exilience, il nous faut en effet jauger ce flux de termes anciens et nouveaux qui nous envahissent, ressusciter les métaphores en passe de se sédimenter en catachrèses, soupçonner et déconstruire les néologismes, mots-composés ou expressions, autant de « chromonymes » (Goyet 2020 : 4) ou noms d'époque insidieux.

#### Chromonymes et catachrèses

On le voit. La prolifération, voire l'hémorragie de termes a quelque chose de soporifique, voire d'hypnotique, dans la mesure où le signifiant varie mais le signifié est toujours le même : le virus, têtue dans son opacité. Les chromonymes ont émergé au gré

d'une aspectualité (inchoatif-duratif-terminatif) qui ont accompagné la diffusion du virus, si bien que l'on pourrait établir un calendrier de leur émergence. Pensons à « gel hydroalcoolique » et « distance sociale » qui apparaissent dès le début de la vague, selon une *inchoativité* qui annonce les mesures à venir. Le « pangolin » et la « chauve-souris » attirent l'attention comme cause probable de la transmission de l'animal à l'homme, l'occasion de nous rappeler qu'une « zoonose » (maladie infectieuse qui passe naturellement de l'animal à l'homme : la rage, la brucellose, tuberculose, etc.) se distingue d'une « épizootie » (épidémie qui frappe les animaux) ou d'une anthroozoonose (maladie commune aux animaux et à l'homme).

La phase *durative*, le « confinement » proprement dit – d'abord une « quatorzaine », puis une vraie « quarantaine » – a vu pulluler les anglicismes : « social distance »,



1. Photo de l'auteur : Social Distance – Ostende – 22 mars 2020

« cluster », « drive », « e-commerce », « plateforme », « métiers du care », « tutoriel », « tracking », « apéroskope », « remote teaching », « lockdown », « Discovery », comme pour insister sur l'ampleur d'un phénomène inédit qui voit chaque langue manquer de termes pour l'appréhender. Les regards sont désormais braqués sur le système médical avec des termes techniques qui se banalisent à force d'être martelés par les médias : « soignant », « aide-soignant », « masque filtrant FFP2 », « génome », « intuber », « extuber », « respirateur », « sédation », « lits de réanimation », « hydroxy-

chloroquine », « immunité collective », « co-morbidité », « dépistage par PCR », « écouvillon » (le long coton-tige utilisé pour les prélèvements naso-pharyngés), « dépistage par test sérologique », « anticorps », « virucide », « courbe des contaminations », « pic », « plateau », « foyer » (les quatre derniers s'avèrent des métaphores sédimentées en catachrèses<sup>1</sup>), et bien sûr le « coronavirus » lui-même et « le/la COVID-19 » : la prépondérance pour le féminin, déjà en usage au Québec, n'est venue qu'après l'explication lexicologique de l'Académie française qui, dans un avis rendu le 7 mai, deux mois après le début de la crise donc, s'est prononcée pour le féminin au motif qu'il s'agit de l'acronyme formé par contraction de Corona Virus Disease 2019 (maladie à coronavirus 2019), « maladie » étant féminin, et que les sigles et acronymes ont le genre du nom qui constitue le noyau du syntagme dont ils sont une abréviation, tels la S.N.C.F (*la* société), le SARS (*le* Syndrome Aigu Respiratoire Sévère). Il a fallu les arguties des lexicologues pour en arriver là. Notons que la COVID-19 désigne la maladie et non le virus lui-même. L'acronyme a aussi l'avantage d'être moins imagé : plus guère de couronne, plus de morphologie semblable au hérisson ou à une arme du moyen âge, le goupillon, ce qui avait sans doute engendré des expressions elles-mêmes très imagées : « dompter le virus par un vaccin », l'« endiguer » (telle une vague), le « juguler » (tel un être humain que l'on égorge).

Les philosophes n'ont pas hésité à nous administrer un « pharmakon » (remède et poison à la fois), à brandir des références à Hippocrate (et à sa notion de sauver tout le monde, dès lors qu'aucune vie n'en vaut plus qu'une autre) ou à Asclépios/Esculape, dieu gréco-romain de la médecine, qui meurt foudroyé par Zeus pour avoir ressuscité les morts avec du sang de Gorgone. Son attribut, un bâton autour duquel s'enroule un serpent, et qui sert à guérir de la morsure de celui-ci – à ne pas confondre avec le caducée, un des attributs d'Hermès –, pourrait rappeler que la science était d'abord un art, une pseudo-science. Témoin, la guérison par sympathie ou ressemblance entre microcosme et macrocosme (une plante à fleurs jaunes pour guérir les maladies des voies urinaires) qui était monnaie courante depuis l'Antiquité (Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle* propose pour la maladie du charbon (*carbunculus*) un traitement à base de charbon de bois de chêne écrasé et mélangé avec du miel) jusqu'à l'époque de Rabelais ou d'Ambroise Paré pour qui « L'homme est le miroir où se reflète l'univers ». Le « corona cupcake » (Italie, février 2020) et la pâtisserie-papier-toilette-en-chocolat-blanc (Dortmund, mars 2020) seraient-ils une réminiscence de ces sympathies ? L'« herbe d'Asclépios » renvoie d'ailleurs à des plantes aux vertus médicinales, dont le compte-venin officinal. Asclépios est invoqué dans le serment d'Hippocrate aux côtés de son père Apollon et de ses filles Hygie (santé) et Panacée (qui guérit tout).

Pendant la même phase de « confinement », *durative* en termes d'aspectualité, l'on consulte des autorités sanitaires, « infectiologues », « immunologues », « virologues », « parasitologues », « épidémiologistes », un peu à l'instar de Panurge chez Rabelais qui

1 Rappelons que la catachrèse est une « figure de rhétorique qui restitue le blanc du comparé, [...] qui parle autour d'un comparé vide » (Barthes 1956 : 27), par exemple, les « bras » d'un fauteuil (des x vides comme des bras), ici : des x vides comme des pics, comme des plateaux, comme des foyers ... La métaphore morte gagnerait à être remotivée, sous peine de se muer en cliché. D'où l'humour et la poésie comme antidotes (cf. infra).

alla consulter les autorités les plus disparates pour savoir s'il devait se marier et si, le cas échéant, il serait cocu : l'*Enéide* ouverte au hasard, une voyante (la Sibylle), un poète mourant et dès lors prophète, le magicien Her Trippa, ridiculisé parce qu'il prédit l'avenir par aéromantie, hydromantie, lecanomanie, catopromantie, un muet, le fou Tri-boulet, un théologien qui s'en remet à Dieu, un philosophe sceptique, un juge qui tranche les procès aux dés, ainsi qu'Epistémon, Frère Jean, les cloches. Les réponses sont convergentes : Panurge, s'il se marie, sera cocu, battu et volé, tenant tous le cocuage pour lié par nature à l'état de mariage.

Les chromonymes (jamais innocents) fleurissent aussi sur l'espace public traduisant tout un style de vie, un *modus vivendi*, de nouveaux comportements ou dispositifs : « distanciation sociale », « respect strict des gestes barrière », « chômage partiel », « télétravailler », « visioconférence », « en présentiel », « à distance », « en non-présentiel », « en distanciel », « musée virtuel », « dématérialiser », « télé-visite aux Eh-pads », « télé-consultation », mais aussi « violences conjugales », « solidarité intergénérationnelle », « les invisibles : caissières, éboueurs, chauffeurs routiers, femmes de ménage », « attestation de déplacement dérogatoire », « courses de première nécessité ». Les manières d'être ne sont pas consenties mais imposées, telle une « assignation à résidence » déguisée en « confinement ». Le clivage entre « cigales » paresseuses et « fourmis » vertueuses se voit revisité, réhabilité au profit des premières : dorénavant les comportements casaniers, oisifs ou contemplatifs, le « I would prefer not to » du Bartleby de Melville, sont salués tandis que les zélés sont en proie à un *ethos* de la culpabilité (« Je n'ose pas sortir tandis que mes parents sont claquemurés ») ou et se voient, comme de potentiels contrevenants, cibles de la délation (« Il se permet de sortir tandis que je fais l'effort de rester chez moi »).

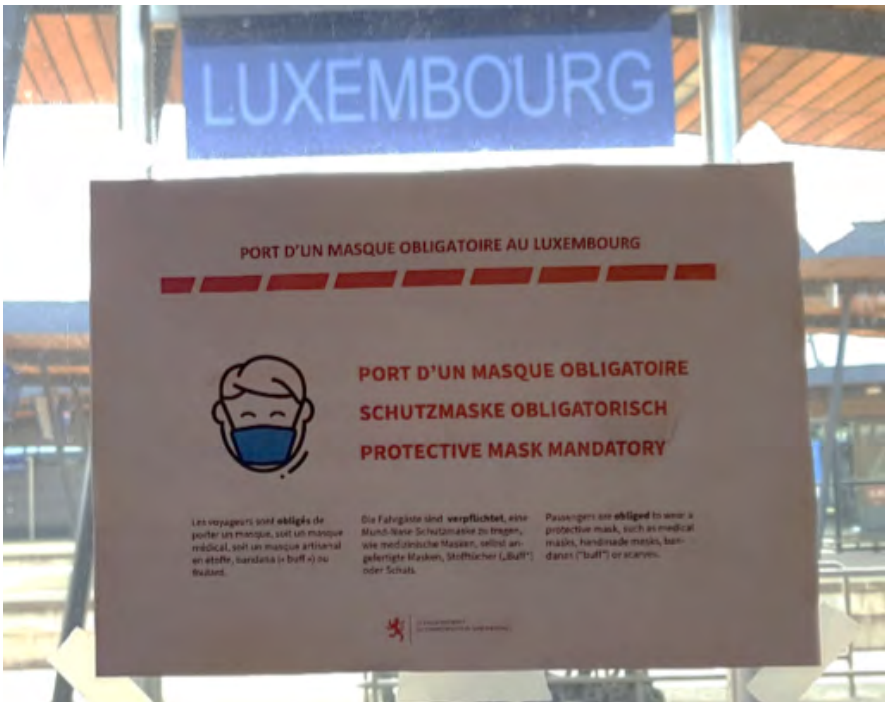
Un saut paradigmatique a pu être constaté lorsque l'OMS, préoccupée par les nouveaux alarmants de propagation et de sévérité de l'« épidémie », décide de qualifier la COVID-19 de « pandémie », le 11 mars 2020, trop tard selon certains qui reprochent à l'OMS d'avoir sous-estimé la diffusion du virus, voire l'accusent de complaisance envers la Chine. Cette étiquette sera relayée début mai par le terme « endémie », une épidémie qui sévit de façon permanente, d'ordinaire dans une région, ici dans le monde entier, ce qui dilue la *durativité* et la prive d'une perspective *terminative*.

Certains champs sémantiques l'emportent sur d'autres. Depuis le « Nous sommes en guerre » de l'allocution d'Emmanuel Macron (le 16 mars) – manière de légitimer l'état d'urgence qu'il a décrété ou tout simplement d'« occuper le terrain » ? –, les métaphores martiales abondent : « état de siège », « première ligne », « au front », « héroïsme des soignants », « résistance », « effort de guerre », « couvre-feu », « cheval de Troie », « invincibilité », « réquisitionner », « moral des troupes », « chair à canon », « affûter nos armes », « combattre la pandémie », « faire le tri », « union sacrée », « exit stratégie », « Day After », « trêve ». À cela s'ajoute, sans doute afin d'exorciser l'angoisse de l'inconnu, de l'incontrôlable, les métaphores religieuses : « retraite », « gratitude », « finitude », « enfer », « memento mori », « cloître intérieur », l'encyclique *Laudato si'* du pape François, « Apocalypse », « Jugement dernier », « Arche de Noé », « Déluge », « Temps ultimes », « Eschatologie ».

La *terminativité* du « déconfinement » engendre des chromonymes tels que « signalétique » « sens de la circulation », « visières », « parois en plexiglas », « brigades sanitaires », « personnes-contact » mais aussi « seconde vague », « redémarrer », « muter », « relâchement », « charte de déconfinement », « certificat/passeport d'immunité », « carte épidémique », « départements classés rouges, classés verts », « carte évolutive », « plages dynamiques », « inflexion de la courbe », « décrue », « rebond épidémique ».

Arrêtons-nous sur quelques termes de cette Novlangue :

- « distance sociale », contrairement à l'expression plus neutre de « distance physique », véhicule tout un climat de méfiance, dès lors que la perte de proximité physique entraîne une « chasteté sociale » qui appauvrit le don de soi, comme le déplore Kamel Daoud (Cohen : 2020).
- Le « masque » varie d'une langue à l'autre avec toute sa charge connotative. En néerlandais, le diminutif infantilisant « mondkapje », en insistant sur le capuchon qui recouvre la bouche, rappelle « Roodkapje » (le Petit Chaperon rouge). L'affiche placardée dans les transports en commun au Luxembourg permet une étude comparative car il décline le masque et son port en trois langues :



2. Photo de l'auteur : Train Luxembourg – Esch – 2 AVRIL 2020

- « Port d'un masque obligatoire » (insiste sur le fait de l'appliquer et non sur le masque en tant que tel), « Schutzmaske obligatorisch » (insiste sur le bouclier) ; « Protective Mask mandatory » (insiste sur la protection). Plus spectaculaires, les équivalents de « déconfinement » : en anglais « deconfinement », en allemand, « Aufhebung des Ausgangsbeschränkungen » (littéralement « levée des limitations de sortie » qui implique tout un microrécit : l'enfermement comme acte (par le suffixe du gérondif *-ung*) et le passage à la négation de celui-ci. L'on cite Blaise Pascal : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos, dans une chambre », dans l'intention de moraliser le confinement ?
- « Portez-vous bien », « Prenez soin de vous et de vos proches », choque par leur égoïsme sous-jacent lorsqu'on les compare à « Prenez soin les uns des autres » (Médecins sans Frontières). En revanche, « Restez chez-vous ! », « Stay home, stay safe ! » #BleiftDoheem, #Pas Sans Mon Masque, sont des injonctions pour le moins directives qui frisent parfois la trivialité, en l'occurrence le « Blijf in je kot ! » (« kot » renvoyant à l'étable, la cage ou le clapier), prononcé par Maggie de Block, ministre de la santé belge. Enfin, « solidarité capillaire » (au sujet de Macron le 13 avril qui, par empathie avec les autres confinés, ne s'était pas fait couper les cheveux), relève du procédé rhétorique de la *vaccine* (cf. *infra*).
- « Attestation de déplacement dérogatoire » ainsi que d'autres mesures liberticides et amendes instituent un Sur-moi dans les consciences (et non le *care* ou soin maternel dont le gouvernement se prévaut). Le « relâchement », « se déconfiner avant l'heure » se voient en effet stigmatisés et régulés par une « charte de déconfinement ». Qui plus est, un autoritarisme vertical clame : « Ne pourront pas accéder aux plages... ». L'on voit que la crise fait revenir en force le rôle de l'État après une période d'aspiration à la démocratie participative, horizontale (Gilets Jaunes). « < Le déconfinement le 11 mai ? Si vous êtes sages > paternalise un gouvernement qui prolonge l'état d'urgence sanitaire restreignant les libertés fondamentales. » (Courage 2020 : 3) Mieux, l'État crée une antithèse entre la noblesse, l'élévation, la gloire de la fonction présidentielle et la bassesse du contrôle, du traçage. Il met en outre les élus dans une situation de double contrainte (*double bind*), les sommant de répondre à l'injonction paradoxale : faire confiance (vers le haut) et subir le pouvoir qui les surplombe. Les citoyens eux-mêmes se voient intimer des ordres contradictoires et inconciliables : rester confinés et être solidaires, obéir et être responsables. Yuval Harrari souligne la schizophrénie d'un pouvoir enclin à « to monitor people and punish those who break the rule » (Harrari 2020). L'humanisme devient lui-même paradoxal entre le vivre chez soi et le vivre avec les autres d'une immense communauté mondiale et, partant, révèle les limites de la mondialisation qui serait « de l'interdépendance sans solidarité » (Morin 2020). Sylvain Courage a soulevé la « séurocratie » camouflée sous les apparences d'une « médicocratie bienveillante » et Jean-Marc Janconvic de forger le concept de « sanitarisme » (Cohen 2020).
- « Discovery », essai clinique dont le nom est pour le moins suspect dans la mesure où la recherche de ce qu'on ne connaît pas encore ne peut s'appeler « décou-

verte ». La crise actuelle met en tout cas à l'épreuve la recherche fondamentale et l'image que les décideurs se font d'elle. La recherche en sciences humaines – la médecine s'avère de plus en plus science molle, humaine – ne peut se soumettre à des dictats de rentabilité, puisqu'elle incarne par nature le non-rentable, le gratuit, et se situe en marge de la société et du profit.

- Le terme « télétravail » renferme tout le risque que la société des écrans implique. Nous avons montré ailleurs (Roelens 2018) que la viralité numérique s'inscrit dans le prolongement logique d'une épistémè de la maladie qui sous-tend la philosophie post-structurale, paradigme médical renversé toutefois dès lors que Georges Canguilhem avait déjà démontré que la norme même s'avère pathologique parce qu'elle se répand dans toutes les niches de la société et équivaut à un pouvoir, à une biopolitique. C'est cette contagion épidémique de la norme qui semble avoir engendré la viralité numérique dans laquelle d'aucuns ont vu une programmation de nos comportements, un pré-paramétrage de notre attention, voire une taylorisation des esprits. La crise (avec le climat de panique qu'elle répand, son traçage de nos déplacements et ses bracelets biométriques qui pointent à l'horizon) révèle-t-elle encore davantage l'intériorisation de la norme comme Giorgio Agamben s'est empressé de l'écrire dans ses tribunes du quotidien *Il Manifesto* ? Slavoj Žižek entend nuancer. Il se demande en quoi l'État aurait réellement intérêt à alimenter une telle panique sachant qu'elle perturbe gravement le système capitaliste qui aime la fluidité, et sachant que la menace d'infection virale « a également impulsé, et de façon spectaculaire, de nouvelles formes de solidarité locales et globales » (Žižek 2020 : 40). Pour le philosophe slovène c'est une erreur que d'interpréter toutes les formes de détection et de modélisation comme de la surveillance et toute gouvernance active comme du contrôle social : « Nous avons besoin d'un vocabulaire de l'intervention sociale différent et plus nuancé » (ibid. : 41). Aussi souhaite-t-il mener une authentique « philosophie du virus » tablant sur le fait que « l'esprit est un virus » (ibid.). L'esprit humain, doté du langage qui est son médium, serait une sorte de virus qui vient parasiter l'animal humain, jusqu'à le détruire. Žižek établit pour ce faire une généalogie qui remonte à Léon Tolstoï, selon qui l'humain est affecté par des éléments culturels chargés d'affects qui, à l'instar de bacilles contagieux, se transmettent et invitait dès lors à « s'éduquer soi-même jusqu'à devenir un sujet éthique autonome et mûr » (ibid.), et aboutit à Richard Dawkins, l'inventeur en 1970 du concept de « même » (unité d'information contenue dans un cerveau, échangeable au sein d'une société), qui désigne des entités parasites qui « colonisent la force humaine, l'utilisant pour se multiplier » (ibid. : 42). Pour Žižek le contrôle passe donc davantage par le langage que par les dispositifs de surveillance. C'est ce qui nous ramène au terme « télétravail ». En effet, à toute une batterie de termes qui téléportent vers le numérique nos activités quotidiennes et nous engourdissent sur leur légitimité – « enseignement à distance », « visioconférence », « télé-médecine », « télé-visite aux Ehpad » –, nous aimerions opposer une notion chère à Barthes, à savoir « l'idiorrythmie ». Présente comme une découverte fortuite, dans un ouvrage qui traite du mont Athos, il en fait la matrice de son cycle de

*Cours au Collège de France* « Comment vivre ensemble » (1976–1977). Mot formé à partir du grec *idios* (propre, particulier) et *rhuthmos* (rythme), l'idiorythmie désigne le rythme de vie de certains moines vivant à la fois isolés, en cellules particulières où ils prennent leurs repas, et en communauté, pour l'office de nuit et les fêtes annuelles (cf. Barthes 2002a : 40). Barthes est fasciné par cette organisation monacale à mi-chemin entre cénobitisme et érémitisme : « Le rêve de la vie à la fois solitaire et collective d'un *timing* heureux où s'harmonisent le rythme de l'individu et celui de la communauté » (Coste 2008 : 72). Il cherche des exemples dans le répertoire littéraire (utopies, robinsonnades ou récits de séquestration), mais élit finalement le cours magistral comme un de ses avatars les mieux réalisés. En occupant la chaire et en monopolisant la parole, le professeur n'exclut pas les autres, bien au contraire, puisque c'est pour eux et par eux que le cours existe. En prolongeant le fantasme barthésien de réclusion heureuse et partagée, on pourrait dire que le confinement a engendré d'autres idiorythmies, en l'occurrence la vie de quartier, à la fois en mesure de contrer les cadences martelantes et anxiogènes des médias et de pallier un repli sur soi des personnes âgées. La rue incarne notamment un *timing* heureux insoupçonné, respectueux de l'espace privé de chacun. Comme si le confinement, l'assignation à domicile, avait levé un tabou sur le vivre-ensemble qui rend le quotidien habitable et trouve, au sein du voisinage, des moments de grâce. L'on comprend alors le tropisme ritualisant des applaudissements quotidiens à 20 heures, bruitage enjoué qui parasite le « babil sémantique » (Barthes 1970 : 34) des *news*. Pour Frédérique Ildefonse, l'effet d'un rite est précisément l'apaisement : « Il y a un apaisement par la répétition. Il y a un apaisement par le fait que la question du sens ne se pose pas. » (Ildefonse 2012 : 56). Si le télétravail n'est pas gage de liberté, faisant fi du *rythmos* de chacun, pénétrant par effraction dans nos domiciles par écrans interposés, le quartier offre une idiorythmie existentielle consentie.

## Le récit de la crise

Reprenons. S'il fallait traduire la chronologie de la crise en un schéma narratif canonique susceptible d'une analyse actantielle dans le sillage d'Algirdas Julien Greimas (1966), ce serait apparemment un jeu d'enfant : le *destinateur* (l'actant qui commande la quête), l'épicentre initial Wuhan, mandate un *sujet de quête* ou héros (le corps médical), « héros en blouse blanche », à aller affronter le python de la maladie (*opposant*) pour la « juguler », moyennant l'*adjuvant* ou objet magique, le vaccin, afin d'arriver à la *sanction*, à savoir la guérison. Le *destinataire* n'est autre que la planète entière qui attend un dénouement heureux.

Cette séquence narrative qui arrangerait tout le monde, se complique toutefois d'emblée : le *destinateur* n'est peut-être pas Wuhan ni le marché qui a vu des chauves-souris et des pangolins côtoyer des humains (il n'existe plus) mais des manipulations dans le laboratoire P4, ou, plus en amont, le système écologique déréglé par le culte du tout-marché. En outre, les premiers cas furent escamotés, réduits au silence, notamment ceux dévoilés par le Dr Li Wenliang, le lanceur d'alerte de Wuhan. Plus en amont encore, on

pointe la 5G dont la technologie a été développée à Wuhan et qui attaque l'immunité de la population. Le « patient zéro » n'est peut-être pas l'Italien en question mais un Français. L'hydroxychloroquine est peut-être un *adjuvant* mais rien ne l'atteste. Puisque le récit piétine, l'on détourne l'attention de l'*objet de quête* vers le « pic » ou le « plateau » sur la courbe des contaminés. Des quêtes secondaires jaillissent pour occulter la quête principale, selon ce procédé homéopathique que Barthes appelle précisément la « vaccine » (déjà évoqué au sujet de la « solidarité capillaire » de Macron), figure de rhétorique qui « consiste à confesser le mal accidentel [...] pour mieux en masquer le mal principal. On immunise l'imaginaire collectif par une petite inoculation de mal reconnu ; on le défend ainsi contre le risque d'une subversion généralisée. » (Barthes 1956 : 225). La vaccine se rapproche de la « dénégation théorique », phénomène repéré dans le domaine judiciaire par Michel Foucault dans *Surveiller et punir* : « l'essentiel de la peine que nous autres, juges, infligeons, ne croyez pas qu'il consiste à punir ; il cherche à corriger, redresser, < guérir > ; une technique de l'amélioration re-foule, dans la peine, la stricte expiation du mal et libère les magistrats du vilain métier de châtier » (1975 : 17).

Outre ces « procédés dilatoires » (Barthes 1970 : 32) constitutifs de tout récit, les possibles narratifs vont bon train. C'est ce « possible » propre à la fiction, salutaire en l'occurrence, qui est pourtant inhérent au phénomène d'une maladie inédite, forcément imprédictible, *extra-ordinaire*, c'est-à-dire sans assises permettant d'envisager son évolution, qui vient une nouvelle fois confirmer que les arts doivent être considérés comme des modes d'avancement de la connaissance au même titre que les sciences, comme pourvoyeurs de modélisations, d'*exempla* à suivre ou à éviter. Trois types de références sont venues se greffer sur le récit initial comme autant d'excroissances ou boursoufflures que le récit de base doit métaboliser – historiques, bibliques, littéraires –.

En matière de références historiques Foucault est invoqué car il explique, dans *Les Anormaux*, qu'il y a eu dans l'Histoire deux manières de lutter contre les épidémies : le modèle de la lèpre, qui consistait à exclure les malades aux marges de la cité en les entassant dans des léproseries, et le modèle de la peste, qui s'est imposé à l'âge classique, consistait à confiner les pestiférés chez eux, à estampiller les maisons pour désigner les foyers infectés. Ce dernier modèle, d'inclusion, permet d'investiguer scientifiquement sur la population afin de tenter de la guérir. « Les mesurer prises aujourd'hui s'inscrivent dans cette logique même si le contexte a évidemment changé. Ce qui est inédit – la loi du 23 mars sur l'état d'urgence sanitaire ayant donné une base légale aux décisions gouvernementales –, c'est la combinaison du juridique et de l'anthropologique. » (Salas 2020 : 29). Au début du 15<sup>ième</sup> siècle l'on assiste à l'invention de la quarantaine par la République de Venise et, après la peste bovine du 18<sup>ième</sup>, au début de l'hygiène des mains. D'autres épidémies refont surface : la maladie de la pomme de terre en Irlande au 19<sup>ième</sup> siècle ; la malnommée grippe espagnole de 1918, qui terrifia la Belle Epoque et lui fit lancer une campagne anti-crachat ; l'épidémie de grippe de Hongkong de 1968 qui, en moins de deux ans, a fait près d'un million de morts dans le monde, dont 31 000 en France. Elle aurait atteint le Sud-Est asiatique et ensuite l'Iran par l'intermédiaire de Congrès internationaux de Médecine Tropicale et du Paludisme, selon l'OMS. Importée par des Marines revenant du Vietnam, elle se propage ensuite vers

les États-Unis. Quant à l'anthrax, ou maladie du charbon, il est ramené au mythe antique de la tunique de Nessus, tunique dont la laine provenait sans doute d'un animal charbonneux. L'anthrax touche périodiquement le cheptel (bovin principalement) et peut atteindre l'homme. On allègue aussi l'Ebola de 2014, voire le Krach de '29, la crise financière de 2008 ... On relit les protocoles de confinement des astronautes ou les biographies de séquestrées, telle Natascha Kampusch.

Le patrimoine biblique fournit d'autres récits exemplaires : « le Déluge », « les dix plaies d'Égypte », dix fléaux que Jehovah envoie aux Égyptiens coupables de retenir le peuple d'Israël, ainsi que la lèpre dans le Lévitique, le Deutéronome, avec, dans l'Évangile, la guérison miraculeuse d'un lépreux par le Christ, qui le touche et lui dit : « Je le veux, sois purifié » (Mc 1: 14).

Les bibliothèques sont passées au peigne fin. On exhume *Œdipe roi* de Sophocle ou sa réécriture par Jean Cocteau ; on relit le Septième livre des *Métamorphoses*, « La Peste d'Égine » (7, 523-613). Celle-ci, qui dépeupla l'île d'Égine pendant la guerre de Minos aux Athéniens en 1295 av. J.-C. était envoyée par Junon, jalouse d'une des innombrables maîtresses de Jupiter, Égine en personne. Cette peste valut à l'île quatre mois d'apocalypse, de cadavres d'animaux qui pourrissent sur place, d'hommes brûlés par la fièvre et par la chaleur irrespirable qui se suicident par désespoir. Éaque, découvre l'étendue de la catastrophe, et surtout l'inefficacité des prières et des sacrifices :

*Dum visum mortale malum tantaque latebat  
causa nocens cladis, pugnatum est arte medendi ;  
exitium superabat opem, quae uicta iacebat.*  
(Ovide 2006 : 7, 525–527)

Tant que l'on jugea comme naturel aux humains ce mal, fléau si funeste dont la cause resta cachée on le combattit avec l'art médical.  
Mais la catastrophe défait les secours qui dépassés, restaient vains.

On le voit, la contagion, naturelle au départ (*mortale* en latin) mais apparemment sur-naturelle, n'épargne personne et empêche toute intervention. Nul n'est à même de maîtriser la situation et le cruel fléau s'abat sur les médecins eux-mêmes, victimes de l'art qu'ils pratiquent. La religion est impuissante – Éaque désespère devant le silence des dieux –, le respect n'existe plus, toute morale abdique.

*Le décameron* de Boccace (1353) est invoqué car les nouvelles émanent littéralement du contexte de la peste noire qui atteint Florence en 1348 et qui oblige la « brigade », une compagnie de jeunes Florentins de la haute société, à se retirer sur les hauteurs de la ville. C'est là qu'ils décident de se raconter des histoires pour chasser l'ennui. En 1527 Machiavel dans *Description de la peste de Florence*, se balade dans la cité florentine à nouveau ravagée par la peste, mais en tant que poète à l'affût d'une femme gracieuse au milieu des décombres. La fable de La Fontaine, *Les animaux malades de la peste* (1678), souligne, quant à elle, l'absurde d'un châtement divin :

Un mal qui répand la terreur  
 Mal que le Ciel en sa fureur  
*Inventa pour punir* les crimes de la terre,  
 La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)  
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,  
 Faisait aux animaux la guerre. (v. 1–6)

Dans « inventa pour punir », l'on croit entendre avant-la-lettre le Pangloss du *Candide* de Voltaire arguer, au moment où le bon frère Jean l'anabaptiste est englouti au large du Portugal, que la rade de Lisbonne a été formée exprès pour que celui-ci s'y noie. Est en tout cas mis en exergue dans cette parodie de procès tout l'arbitraire de la justice et l'hy-pocrisie du roi puisque c'est l'âne, le moins coupable et le plus faible qui, après avoir confessé ses fautes, sans gravité – herbivore, il n'a brouté que très peu d'herbe dans un pré de moines, et une seule fois –, qui est livré à la vindicte populaire : « Sa peccadille fut jugée un cas pendable / Manger l'herbe d'autrui ! Quel crime abominable ! » (v. 58 et seq.)

L'essai historique *Histoire de la colonne infâme* d'Alessandro Manzoni (1840), écrit en marge des *Fiancés*, est indéniablement d'actualité car il traite la question de la responsabilité. La peste qui sévit à Milan en 1630 désigne des infecteurs (en italien, *untori*, de *oindre*), deux pauvres boutiquiers soupçonnés de propager l'épidémie dans la ville au moyen d'un mystérieux liquide jaunâtre et gras. Une justice expéditive les lynche. Le procès se termine par la condamnation à mort des deux innocents et par l'érection sur les décombres de leur maison d'une colonne d'infamie.

*Robinson Crusoe* de Daniel Defoe (1719) est appelé à la rescousse pour des recettes de survie malgré l'isolement, *La Montagne magique* de Thomas Mann (1924) pour les conversations philosophiques dans le sanatorium et l'idée que la maladie ennoblit. Et que faire du baiser au lépreux de Violaine dans *L'annonce faite à Marie* (1912) de Paul Claudel ? Pièce empreinte de mysticisme moyenâgeux, est-elle une parabole par anticipation de la sainteté des aides-soignantes ? Ici la maladie infuse toute l'intrigue : « Violaine est enfantée par la maladie, c'est < grâce > à elle qu'elle peut devenir ce que son prénom indique, une petite fleur mauve qu'on trouve dans les bois. » (Barbier 2020) Violaine donne un baiser à Pierre de Craon, bâtisseur de cathédrales, qui a contracté la lèpre. Sa sœur, Mara, a tout vu. Violaine, répudiée, trouve refuge dans « la ladrière du Géyn » qui rappelle la Géhenne biblique, où elle vit confinée et maudite, vêtue d'une robe de bure, faute d'agiter la fameuse crécelle pour prévenir les passants. Sa sœur, qui pressent la sainteté de Violaine, vient la voir et l'implore de ressusciter son enfant mort. Accomplissant le miracle, Violaine devient « à la fois, la vierge Marie portant un enfant sans s'être accouplé avec le père, et le Christ ressuscitant Lazare » et, puisque Pierre de Craon est guéri par le baiser de Violaine, à laquelle il a transmis son mal, « elle est < en même temps > le Christ et le lépreux. » (Ibid.)

Poursuivons. Jean Giono, auteur du *Hussard sur le toit* (1951), qui évoque l'épidémie de choléra qui ravagea la Provence vers 1830, disait au sujet d'Albert Camus « Mon choléra est mieux que sa peste ». *La peste* de Camus (1947) est pourtant le roman qui interpelle le plus, sans doute par la lutte acharnée contre la maladie mais aussi par la

mise en évidence des indécisions si humaines face au mal. Comment se comporter : en médecin révolté, en saint ? L'absurde guette. Comme le rappelle Kamel Daoud, l'opus camusien est le roman de la réponse de l'homme à la calamité qui mène soit à la lâcheté soit à l'héroïsme. En outre, la fin est ouverte. La peste n'est pas vaincue mais dormante, et il cite l'excipit qui voit le docteur Rieux rédiger le récit au milieu des cris d'allégresse qui montent de la ville « pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés » :

Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse. (Camus 1972 : 288)

Daoud souligne l'universalité de l'œuvre : « Camus, à son époque, a allégorisé le nazisme, mais il anticipa puissamment sur tous les fléaux qui réduisent l'homme à la lâcheté ou la mort et offrit le meilleur catalogue de nos comportements. » Sa conclusion est éclairante : « Ainsi, on peut aboutir à une espérance plus modeste, car promise par un roman et non par une religion ou par les chiffres d'une administration. En tout cas, relire *La Peste* aide au moins à guérir de l'abstraction. » (Daoud 2020)

Pour en revenir à notre récit de la crise, la *sanction* se voit elle aussi compliquée d'autres sanctions : la perte des emplois ou, pour les optimistes, la faillite, pour les pragmatiques, ou un monde meilleur, au vu de la nature qui reprend temporairement ses droits – comme les oiseaux qui se remettent à chanter à Auschwitz ? – cette pandémie ne sera pas la dernière : la déforestation tout comme les marchés d'animaux sauvages nous met en contact de virus inconnus. La nature dérégulée, martyrisée par le progrès nous réserve de nouvelles surprises. La fonte du pergélisol, où les bactéries peuvent rester infectieuses des milliers d'années, menace de faire ressurgir des épidémies dangereuses. Le bacille de l'anthrax est ainsi réapparu dans le Grand Nord russe en 2016 à la suite, semble-t-il, d'un cadavre de renne dégelé et ramené à la surface (Montgaillard 2016). Les écologistes en veulent pour preuve que la pollution si elle revient « à la normale » fera plus de victimes que le virus.

Qu'est-ce à dire ? Ce qui a commencé comme un récit classique, une *success story*, avec sa logique de cause à effet (*post hoc ergo propter hoc* : le virus, puis la maladie, puis la guérison), sa situation initiale, l'élément perturbateur, la chute et la situation finale, aboutit à l'« aphasie » narrative, à la suspension de réponse à l'énigme herméneutique (Barthes 1970 : 32), voire au silence de Beckett ou à la logique absurde d'Ionesco qui, par la voix de Mrs Smith dans l'incipit de la première scène de *La Cantatrice Chauve*, de 1950, donne dans la même tautologie que celle qui nous environne : « C'est parce que nous habitons dans les environs de Londres et que notre nom est Smith. » (En l'occurrence : C'est parce que nous ne sommes pas malades que nous ne sortons pas, etc.). La *sanction* se dilue par conséquent dans l'incertitude, dans l'absence de « jour d'après »,

joue le point d'orgue d'une fin ouverte. Le dénouement n'en est pas un. Le soulagement n'arrive pas. La fin joue les prolongations. Le prédicat final se fait attendre. Le monde n'est pas « adjectivé » (ibid).

## Trump, Rouault, Dieu

Dans un moment de panique, je n'ai peur que de ceux  
qui ont peur

Hugo, *Choses vues* (1838)

Cette matrice narrative défaillante, ce récit à trous, effiloché, décousu, récit gruyère si l'on veut, laisse libre cours à des versions alternatives. L'aveu d'échec de la science se fait pain bénit pour les collapsologues, prophètes de malheur, et autres conspirationnistes. Le *storytelling* n'est plus redevable au patrimoine culturel mais vient faire chanceler les vérités, nous convier à la « post-vérité ». Trump, Rouault et Dieu viennent faire table rase de toute quête de sens.

La science étant dans le flou, démunie, dans le doute, par nature réfutable, elle ouvre une brèche où le religieux, irréfutable quant à lui, s'engouffre. Dieu retourne en grâce, C'est Dieu qui est responsable de la maladie (un châtement, une épreuve pour l'humanité, le revers de la pièce du péché et de la débauche) et de la guérison (inutile donc de se protéger), Dieu pourvoira, reconnaîtra les siens, la foi immunise contre toute forme de peste. Les plus fanatiques de chaque religion, les fous de Dieu, rechignent à respecter les mesures de confinement (juifs, musulmans, chrétiens).

Sara Daniel relève l'« étonnant œcuménisme des intégristes, chrétiens évangéliques, musulmans salafistes, haredim juif [les « craignant-Dieu » millénaristes attendant l'évènement du Mahdi ou du Christ, unis dans le déni de la pandémie qui recroqueville le monde. Ils défient le Covid, la science et les consignes de sécurité, et sont, en toute logique, les premières victimes. Vont-ils finir par réaliser que leur foi n'est pas un bouclier ? » (Daniel 2020 : 35) C'est l'occasion pour les laïques de rappeler que le rassemblement dans le plus grand temple évangélique de France, à Mulhouse, du 17 au 24 février a été le plus efficace propagateur de la maladie en France (le 20 février devant plus de 2000 personnes le pasteur Samuel Peterschmitt prêche les « signes » de Dieu, les miracles en somme : « Car la guérison miraculeuse est un credo central de l'évangélisme » (ibid. : 36). Foyer de contamination qui va essaimer jusqu'en Corse. Ce qui n'empêche pas d'autres sectateurs d'inviter leurs fidèles à se rassembler dans les temples : « on soupçonne même Donald Trump, quand il a annoncé que tout redeviendrait normal à Pâques, d'avoir voulu, par cette prophétie, complaire à cette communauté religieuse où il trouve les plus zélés de ses partisans (ibid. : 36-37). En outre, « en Bulgarie, Grèce, Roumanie, Russie, Serbie... des fidèles ont afflué le 19 avril pour célébrer la Pâque orthodoxe, embrasser les icônes ou communier en buvant du vin versé dans une seule et même cuillère tendue par le pape » (ibid. : 39). À Bnei Brak, la ville la plus religieuse d'Israël, le leader spirituel Chaim Kanievsky, avait décidé de garder les yeshivot (séminaires talmudiques) ouvertes au prétexte que « renoncer à l'étude de la Torah est plus

dangereux pour les juifs que d'attraper le coronavirus » (ibid.). Le très orthodoxe ministre de la sante Yaakov Litzman avait enfreint les restrictions dictées par son propre ministère avant de tomber malade : « Nous espérons que le Messie arrivera avant Pâques, Je suis sûr qu'il viendra nous sauver comme Dieu nous a sauvés pendant l'Exode d'Egypte » (ibid.).

La théorie du complot occupe elle aussi la niche désertée par la science. Les anti-vaccins donnent ainsi une définition cabalistique à l'acronyme COVID 19 : Certificate Of Vaccination Identity 1 = A, 9 = I (Artificial Intelligence), interprété comme le Plan International d'asservissement et de réduction de la population selon lequel être dépisté positif c'est être fiché nuisible, comme les juifs. Certains misent sur le système immunitaire du lama, animal pourtant riche en postillons, *deus ex machina* ou blague belge ?

L'infectiologue de renommée internationale Didier Raoult arrive sur le devant de la scène avec une sémiologie médicale primitive, la science des symptômes, son recours à la méthode abductive (tirer une loi d'un cas) plutôt qu'à la méthode expérimentale classique : faire varier un paramètre impliqué dans l'hypothèse, ici impuissante. Qui est Raoult ? Figure chrismatique ou druide par son physique, chaman par ses promesses de panacées, un tantinet pharmacien Homais par son côté pédant, ou nouveau Pasteur ? On lui donne tort : la chloroquine est administrée trop tard, sur de malades déjà en fin de vie. On lui donne raison : en Afrique elle est administrée en amont de façon préventive. Bruno Latour avait déjà démythifié le « pasteurisme » et ses hagiographes, en dévoilant les rapports de force avec des complices et des alliés, pétri de stratégies (hygiénistes, antimicrobiennes) pour satisfaire la crédulité. Chaque étape de la carrière de Louis Pasteur (de la cristallographie, à la biochimie et à la gloire) serait la preuve de ralliements intéressés (Latour 1984).

La post-vérité est-elle à même de contrer la psychose (au sujet des phobies et du climat anxigène, voir l'article d'Anne-Sophie Heck dans ce même volume) ? Donald Trump brave les gestes barrières, prodigue accolades et poignées de main, propose le 24 avril d'injecter du désinfectant comme traitement, s'administre une dose journalière d'hydroxychloroquine depuis début mai. Jair Bolsonaro lève le confinement de masse, Boris Johnson préconise l'immunité de groupe.

Mais l'intox et l'info finissent par se recouper comme dans l'article d'Ursula Gauthier, « Les labos de tous les soupçons », qui interroge la thèse d'une défaillance (humaine ou non) dans le laboratoire de Wuhan classé P4, c'est-à-dire susceptible d'abriter des micro-organismes très pathogènes. Elle commence par des phrases au conditionnel : « un microbe qui aurait échappé par inadvertance à la surveillance de chercheurs maladroits ou négligents » (Gauthier 2020 : 52), hypothèse corroborée par Trump, démentie par Olivier Schwartz, directeur de l'unité virus et immunité de l'Institut Pasteur à Paris : « C'est un fait : la majorité des scientifiques qui ont examiné le génome de ce virus ont conclu qu'il était naturel et non pas fabriqué » (ibid. : 53), une autorité scientifique contre une autorité politique. Gauthier nuance à nouveau rappelant que même Emmanuel Macron, d'habitude si diplomate avec la Chine, a lâché cette phrase sibylline et oxymorique dans un entretien au *Financial Times* le 14 avril : « Il y a un manifestement des choses qui se sont passées qu'on ne sait pas. Il appartient à la Chine de les dire » (ibid.). Vers la fin de l'article l'Institut de Virologie de Wuhan est qualifié de « sulfu-

reux » : « des soupçons planent sur le sulfureux Institut [...]. Il est de notoriété publique que les labos de Wuhan, en particulier le P4, se livrent à des expériences d'armes biologiques » (ibid.) Une petite concession penche à nouveau vers la prudence : « Les virologues sont partagés. L'hypothèse d'une propagation < naturelle > du virus reste la plus convaincante pour la majorité d'entre eux » Mais l'auteur a tôt fait d'ajouter « Où cela se serait-il passé ? Mystère. Le marché n'est plus accessible » (ibid. : 54), avant le doute final : « Un accident, une erreur de manipulation peuvent donc aucunement être écartés ». Conclusion : la vérité sur l'origine du virus a peu de chances d'émerger.

### « Confinement vôtre »

Revenons à notre point de départ : l'importance des concepts barthésiens pour une meilleure intelligibilité de la situation actuelle. Un peu de sémiologie s'impose à ce stade. Car il nous faut trouver un antidote à ce sens unique, à cette monosémie qui flirte avec le non-sens, le cliché vide. Contre la tautologie, l'humour et la poésie (non la fable édifiante, le roman à thèse ou l'essai) mais la légèreté de la poésie, le superficiel de l'humour.

Le signifiant du récit de la crise est lui-même farci d'idiolectes spontanés : un torrent de blagues, vidéos virales, un flot de tribunes envahissent les réseaux sociaux. Les épithètes qui modélisent le virus « virus chinois », « virus saisonnier » (Trump), « virus darwinien » (touche en priorité les plus faibles) « virus sans qualités » (car pas sexuellement transmissible, aux dires de Houellebecq) se décline à toutes les sauces, « coronacake » (Italie) « aperivirus » (Italie), « déconfits-nés » (Courage 2020 : 3) « coviance » (accompagnement du malade à son retour chez soi), « covidiotie », « émission de coronabonds », « coronalassitude », « coronaromance » (tomber amoureux pendant le confinement), « Mouvement des Corona Victimes » (professionnels de santé ou assesseurs du scrutin du 15 mars contaminés estimant avoir été jetés en pâture au virus), « coronavirus exit »,

bons mots, witz, pointes, calembours, appréciés ou moins appréciés. Gilles Deleuze a réservé à l'humour ce qui met en mouvement et allège, défait les jeux de représentation au profit des événements, tandis qu'il relègue l'ironie dans la pesanteur : « Il y a dans l'ironie une prétention insupportable : celle d'appartenir à une race supérieure, et d'être la propriété des maîtres. » (Deleuze/Parnet 1996 : 84). Dans l'humour, en revanche, « on prend tout à la lettre ». L'humour « est à la surface [...], est un art des événements purs » (ibid. : 83). Aussi les détournements humoristiques n'ont-ils pas tant vocation à dédramatiser le virus, à exorciser la peur, à combler un vide, qu'à opérer un virage épistémologie à prendre très au sérieux, à savoir : s'attaquer à la préemption du sens.

La promo pour la bière « Le vaccin du moment : 2 Corona achetées / 1 Mort Subite offerte » lancée le 3 mars en Belgique par une sous-enseigne du groupe Delhaize (shop&go) est un exemple de ce pied de nez à des instances pince-sans-rire des industriels, par la remotivation d'un signifiant que la consommation avait privé de sa dimension poétique. La promo a été aussitôt censurée et le groupe Delhaize n'a pas cautionné.



3. Photo de l'auteur : Ostende – 21 mars 2020

Calqué sur la formule de politesse « amicalement vôtre », « confinement vôtre » relève de cet humour de surface dès lors qu'elle traduit une certaine empathie avec le destinataire-compagnon-d'infortune, marquant, par le pronom « vôtre », un « je vous appartiens » et, à la fois, tourne en dérision tout le climat de méfiance lié aux mesures.

Contre la saturation de sens officiel, l'humour réalise l'« enivrement de l'accessoire » que Gérard Genette constatait au sujet de *Mme Bovary*, une façon de dégeler un langage en voie de coagulation. Afin de préserver une certaine santé sémantique, il convient en effet de remotiver l'arbitraire du signe : « Que restera-t-il de toutes ces < paroles gelées >, quand viendra le temps du dégel de la sortie de crise ? » (Goyet 2020b : 5) Barthes avait repéré cette sémiosis « rassurante », infantilisante si l'on veut, dans le système de la Mode dont les signifiants multiples signifient toujours la même chose :

C'est toujours et partout la Mode ; les signifiants sont très nombreux, ce sont toutes les variations du vêtement, le foisonnement des traits de Mode ; [...] tout système qui comporte un nombre élevé de signifiés pour un nombre restreint de signifiants est générateur d'angoisse, puisque chaque signe peut être lu de plusieurs façon ; au contraire, tout système inverse (à nombre élevé de signifiants et à nombre réduit de signifiés) est un système euphorisant ; et plus une disproportion de ce genre s'accroît, plus l'euphorie se renforce : c'est le cas des listes métaphoriques, à signifié unique, qui fondent une poésie d'apaisement (dans les litanies, par exemple) ; la métaphore apparaît donc comme un sorte d'opérateur « tranquillisant », en vertu de sa structure sémiologique même. (Barthes 1967 : 286)

La litanie des « nouvelles » répétitives, incantatoires, assoupit, engourdit les consciences. Barthes y décèle même une maladie : « Cette monosémie, c'est-à-dire la postulation qu'il y a un seul sens, est une forme de ce que les pathologues appellent l'asymbolie » (Barthes 1966 : 40). En d'autres termes, le virus a révélé notre aliénation par une langue chétive, indigente. Il nous faudra par conséquent la « détranquilliser » ou l'« intranquilliser » pour parler avec Fernando Pessoa. Si Barthes a qualifié la langue de fasciste, c'est non pas parce qu'elle empêche de dire mais parce qu'elle oblige à dire : « Dès qu'elle proférée, fût-ce dans l'intimité la plus profonde du sujet, la langue entre au service d'un pouvoir. En elle, immanquablement, deux rubriques se dessinent : l'autorité de l'assertion, la grégarité de la répétition » (Barthes 1978 : 14 et seq.). On l'a vu, cette langue normative prolifère de façon épidémique et requiert l'adhésion de tous, ce qu'en marketing on appelle « présomption d'isotopie » qui présuppose la similarité d'éléments proches – par exemple, toutes les briques de lait sont blanches –, contribuant à ce que le destinataire intègre ce qu'il perçoit dans une catégorie connue, l'acculant à un ne-pas-pouvoir-ne-pas-voir, ne-pas-pouvoir-éviter.

Détranquilliser, Louis Wolfson, l'étudiant en langues aphasique, hypocondriaque et anorexique, qui se nomme lui-même « l'étudiant d'idiomes dément » (Deleuze 1993 : 18), étudié par Deleuze dans *Critique et clinique*, s'y était déjà attelé, inventant un procédé schizophrénique « destituant » (de traduction par homophonie) pour se soustraire à la langue maternelle, la « metastasier » pour lui rendre « une bonne santé mentale » (ibid. : 33). Cette même « destitution » sera au cœur de l'article de Julien Jeusette qui déconstruit, dans le sillage d'Éric Hazan, la LQR, la *Lingua Quintae Respublicae*, laquelle fait écho à LTI, *Lingua Tertii Imperii* de Victor Klemperer, un philologue allemand qui analyse minutieusement la manière dont les Nazis transforment la langue allemande, langue appauvrie, qui se propage par répétition quotidienne dans les discours, les journaux et les livres autorisés. Pleinement en vigueur à partir des années 1990, la LQR s'avère « à la fois l'émanation du néolibéralisme et son instrument ». Hazan précise que, contrairement à la LTI, la LQR n'est pas le fruit d'un bureau de propagande centralisé, mais émerge de différents secteurs qui ont tous intérêt à « escamoter le conflit », à anesthésier la population en faisant « régner le silence » (Jeusette 2020). Au niveau lexical, certains termes sont répétés à satiété pour masquer le vide de leur référent (croissance, crise, réforme). La logique fondamentale de cette langue est l'euphémisme (de nos jours l'hyperbole des catachrèses belliqueuses, pourrait-on dire). Seule la poésie serait à même de rendre inopérantes (« inoperatività » que Jeusette emprunte à Agamben) ou désœuvrées les paroles du pouvoir : « La littérature a bien une puissance destituante : désœuvrer le langage médiarchique revient à rendre la gloire inopérante et, par conséquent, à ôter au pouvoir sa légitimité en, sans fondement. » (Ibid.)

## Parler-arbre

L'humour et la poésie nous ont acheminée vers un langage « inopérant » mais il nous faut ajouter maintenant, néanmoins « opératoire ». Ce n'est qu'à l'issue de ce nettoyage terminologique que l'on pourra retrouver, contre l'essentialisation du virus, la nuance et la complexité d'un vocabulaire ancré dans la rugosité du réel, le « parler-arbre » que

Barthes appelait de ses vœux depuis 1957 et qui l'obsédera jusqu'à ses cours au Collège de France. Certes, dans les catastrophes naturelles, génocides ou épidémies, seule la victime serait habilitée à prendre la parole, à en croire Primo Levi, et Alexis Nouss de montrer la difficulté de passer le *l'Erlebnis* (éprouver une situation) et *Erfahrung* la rendre culturellement transmissible (Nouss 2015 : 53-54). Il n'en demeure pas moins qu'un parler-bûcheron nous ferait reprendre pied.

Barthes plaide pour une saisie différenciée du monde en bon sémiologue qui distingue langage-objet et métalangage : « Si je suis un bûcheron et que j'en vienne à nommer l'arbre que j'abats, quelle que soit la forme de ma phrase, je parle l'arbre, je ne parle pas sur lui. Cela veut dire que mon langage est opératoire, lié à son objet, d'une façon transitive : entre l'arbre et moi, il n'y a rien d'autre que mon travail, c'est-à-dire un acte : c'est là un langage politique ; il me présente la nature dans la mesure seulement où je vais la transformer, c'est un langage par lequel j'agis l'objet ; l'arbre n'est pas pour moi une image, il est simplement le sens de mon acte. Mais si je ne suis pas bûcheron, je ne puis parler l'arbre, je ne puis que parler de lui, sur lui. » (Barthes 1956 : 219 et seq.) Ce parler-arbre rejoint en quelque sorte le parler-à-la-lettre de l'humour. Barthes y revient d'ailleurs vingt ans plus tard, dans le contexte du haïku et du satori zen qu'il affectionne. L'intraitable de la nature et le banal se recourent en ce qu'il n'y a rien à en dire, qu'ils relèvent de l'exorbitant. Barthes cite le Wu-shi, une manière de déjouer la compulsion herméneutique occidentale, par le biais d'un « sens désignatif (C'est ça !) » qui fonctionne tel le haïku : « il désigne (au fond, sa catégorie linguistique discursive = déictique) et puis se tait » (Barthes 2003 : 126) rappelant la parabole du maître zen Suzuki selon lequel il y a trois façons de regarder le monde :

Dans un premier temps : les montagnes sont des montagnes ; deuxième moment (disons de l'initiation) : les montagnes ne sont plus des montagnes ; troisième moment : les montagnes redeviennent des montagnes [...] premier moment : celui de la Bêtise (il y en a en chacun de nous), moment de la tautologie arrogante, anti-intellectualiste, un sou est un sou, etc. ; deuxième moment : celui de l'interprétation paranoïaque ; troisième moment : celui de la naturalité, du Wu-shi, du haïku. – Ce processus : en quelque sorte de retour à la lettre : le haïku (la phrase bien faite, la poésie) serait le terme d'un cheminement, l'assomption vers la lettre [...] *diction simple* (ibid. : 127).

Tout au long de sa carrière, Barthes s'est employé à défaire la « tautologie arrogante » du langage. Le parler-arbre de 1956 et le parler-montagne de 1977 nous invitent dès lors à appréhender le « monde fini et néanmoins foisonnant » de Roger Caillois (1970 : 71). Pour Barthes, acquis à la philosophie zen, la saisie de la naturalité de la chose et l'accession à la différence coïncident, en tant que chaque chose est irréductible, diffère d'une autre. Et il cite Bashō : « Vous aurez beau regarder toutes choses, rien n'est semblable au croissant de la lune » (ibid.) Le haïku lui offre à la fois le retour au monde et le retour à la lettre, « la saisie de la *naturalité* de la chose » (ibid.), voire le silence : « *L'assomption* du haïku ; sa nature (sa fin) est d'imposer silence, enfin, à tout méta-langage ; c'est là *l'autorité* du haïku » (ibid. : 129) Cette enseignement nous est éminemment

précieux en ces temps où l’assertion et la péremption tiennent le crachoir et permet en outre de conjuguer préoccupation herméneutique (la faillite du récit de la crise) et sémiotique (les abus langagiers). Dans *Les Vacances de Monsieur Hulot* de Jacques Tati (1953), une phrase du dialogue rare voire inexistant, et qu’on pourrait qualifier de zen, « Oh un coquillage ! », prononcée par la vacancière, tranche sur la thématique de l’invasion d’une petite station balnéaire (proche de Saint-Nazaire) par une société qui s’apprête déverser sur la côte ses rancœurs et ses mesquineries. Là encore une petite saisie du réel invalide toute l’arrogance du monde. Caillois avait déjà la conviction que certaines analogies fournies par l’imagination poétique puissent être « justes », révélant « une relation inattendue, une connivence nouvelle dans le réseau de l’inextricable univers » (Caillois 1970 : 218), comme la montagne de Barthes ou ce coquillage.

Nous pouvons alors sauter à pieds joints dans l’« atterrissage » (Latour 2017 : 16) que Bruno Latour appelle de ses vœux, après les dégâts causés par la mondialisation responsable de ce qu’il qualifie de « climatonégationnisme ». L’effet vertueux de la crise pourrait résider dans un retour conjoint au local (loin de toute récupération « localiste ») qui réinvente un terroir « après que la modernisation a fait disparaître tous les anciens attachements. C’est un Local par contraste. Un anti-Global » (ibid. : 39), et au réel, à un parler littéral. La poésie nous offre un laboratoire d’humilité face à la péremption du sens régnant, un rappel pour l’homme à sa condition d’*humus*, à une sobriété riche de la « différence » du monde. Francis Ponge, dont les poèmes en prose sont également proches du haïku, avait dit vrai : « Las de s’être contractés tout l’hiver les arbres tout à coup se flattent d’être dupes. Ils ne peuvent plus y tenir : ils lâchent leurs paroles, un flot, un vomissement de vert [...] Ils croient pouvoir dire tout, recouvrir entièrement le monde de paroles variées : ils ne disent que < les arbres > [...] Rien en somme ne saurait les arrêter que soudain cette remarque : < L’on ne sort pas des arbres par des moyens d’arbre. > » (Ponge 1994 : 48)

## Conclusion : le quatrième âge

Trois célèbres triades nous aideront à conclure par un autre biais à ce salut par l’humilité :

En 1725 (revu en 1740), Giambattista Vico fit paraître ses *Principes d’une science nouvelle relative à la nature commune des nations*. Des mêmes lois régissent selon lui leur naissance, leur développement, leur disparition et leur renaissance, selon une théorie cyclique (*corsi e ricorsi*) de l’Histoire ; les sociétés progressent à travers une série de phases allant de la barbarie à la civilisation pour retourner à la barbarie : âge divin théocratique, l’âge héroïque aristocratique, l’âge humain démocratique (civilisé) dont la désintégration et la corruption mènent à l’étape suivante. Or, avons-nous atteint cette barbarie d’où doit jaillir une nouvelle civilisation ?

Pour Hugo, la religion, la société, la nature sont les trois luttes de l’homme : « Ces trois luttes sont en même temps ses trois besoins : il faut qu’il croie, de là le temple ; il faut qu’il crée, de là la cité ; il faut qu’il vive, de là la charrue et le navire. Mais ces trois solutions contiennent trois guerres. La mystérieuse difficulté de la vie sort de toutes les trois. » (Cité par Debray 2020 : 26 et seq.) La quatrième lutte serait-elle la survie ?

Selon Freud, enfin, le développement des sciences a infligé « trois blessures narcissiques » (Freud 1996 : 44) à l'humanité, imputables à trois ruptures épistémologiques : Copernic : la Terre n'est plus au centre de l'Univers, démenti cosmologique ; Darwin : l'Homme est le fruit de l'évolution et donc il est un animal comme les autres, démenti biologique ; Freud même : l'homme n'est plus seul dans sa demeure, un inconscient cohabite avec lui et lui dicte des pulsions, démenti psychologique. Accepter notre vulnérabilité, admettre notre mortalité en tant qu'individus, espèce et planète, serait-elle la quatrième blessure dont le virus fut le révélateur ?

Gageons que notre « guérison » réside dans cette quatrième ère relocalisée, décroissante où les montagnes redeviennent des montagnes et où l'humour et la poésie deviennent des « biens de première nécessité » :

Elan de vie  
Murs oubliés,  
Libre  
(Victoria, étudiant de 2<sup>ième</sup> année, mars 2020)



4. Photo de l'auteur : Parc Kinnekswiss, Luxembourg – 15 mai 2020

## **Bibliographie**

- Barbier, Christophe (2020) : Le grand théâtre de l'épidémie, épisode 4 / La jeune fille Violaine et L'Annonce faite à Marie, ou la lèpre comme « et en même temps » (31/03/2020). <https://blogs.lexpress.fr/lecharpe-rouge/2020/03/31>.
- Barthes, Roland (1956) : Le mythe aujourd'hui [1957]. En : Idem : Mythologies. Paris : Seuil.
- Barthes, Roland (1966) : Critique et vérité. Paris : Seuil.
- Barthes, Roland (1967) : Système de la mode. Paris : Seuil.
- Barthes, Roland (1978) : Leçon. Paris : Seuil.

- Barthes, Roland (2003) : La préparation du roman I et II. En : Nathalie Leger (ed.) : Notes de cours et de séminaires au collège de France (1978–1979 et 1979–1980). Paris : Seuil/IMEC.
- Barthes, Roland (2002) : Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976–1977). Paris : Seuil.
- Caillois, Roger (1970) : Cases d'un échiquier. Paris : Gallimard.
- Camus, Albert (1972) : La peste [1947]. Paris : Gallimard « Folio ».
- Cohen, Patrick (2020) : « C'est déjà demain » émission sur RTL : invités : Kamel Daoud et Jean-Marc Jancovic dimanche 17 mai 2020.
- Coste, Claude (2009) : Comment vivre ensemble de Roland Barthes. En : Recherches & Travaux [En ligne], 72. <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/107>
- Courage, Sylvain (2020) : Les Français, déconçus-nés ? En : L'Obs, n° 2896 (07/05/2020), p. 3.
- Daniel, Sara (2020) : Jahvé, Jésus, Allah et le Covid. En : L'Obs, n° 2894 (23/04/2020), p. 34–39.
- Daoud, Kamel (2020) : Que cherche-t-on à lire (ou relire) dans La Peste, publiée en 1947 ? En : Le Point, 10 Mars 2020.
- Debray, Régis (2020) : Le siècle vert. Un changement de civilisation. Paris : Gallimard « Tracts ».
- Deleuze, Gilles/Parnet, Claire (1996) : Dialogues [1977]. Paris : Flammarion.
- Freud, Sigmund (1996) : Une difficulté de la psychanalyse [1917]. In : Idem : Œuvres complètes – Psychanalyse. Tom. XV. Paris : PUF, p. 43–51.
- Foucault, Michel (1975) : Surveiller et punir. Paris : Gallimard.
- Gauthier, Ursula (2020) : Les labos de tous les soupçons. En : L'Obs, n° 2896 (07/05/2020), p. 52–54.
- Goyet, Mara (2020a) : À l'ère du geste barrière. En : L'Obs, n° 2889 (19/03/2020), p. 4.
- Goyet, Mara (2020b) : Les paroles gelées. En : L'Obs, n° 2895 (30/04/2020), p. 5.
- Greimas, Algirdas Julien (1966) : Sémantique structurale. Recherche et méthode. Paris : Larousse.
- Harrari, Yuval Noah (2020) : The World after Coronavirus. En : Financial Times, 20 Mars 2020.
- Ildefonse, Frédérique (2012) : Il y a des dieux. Paris : PUF.
- Jeusette, Julien (2020) : Pour une poétique destituante : Lefebvre, Lordon, Quintane. En : FIXXION (à paraître)
- Latour, Bruno (1984) : Les microbes. Guerre et paix. Paris : Métailié.
- Montgaillard, Vincent (2016) : Réchauffement climatique de Jean-Michel Claverie. En : Le Parisien, 7 août 2016.
- Morin, Edgar (2020) : Le confinement peut nous aider à commencer une détoxification de notre mode de vie. En : L'Obs, n° 2889 (19/03/2020).
- Nouss, Alexis (2015) : La condition de l'exilé. Paris : Maison des sciences de l'homme.
- Ovide (2006) : Métamorphoses. Trad. et notes de A.-M. Boxus et J. Poucet. Bruxelles. <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/METAM/Met07/M-07-453-660.htm>.
- Ponge, Francis (1994) : Le cycle des saisons. En : Idem : Le Parti pris des choses [1942]. Paris : Gallimard, p. 48 et seq.

- Roelens, Nathalie (2018) : Le tournant viral en philosophie contemporaine. En: Massimo Leone/Mattia Thibault (ed.): *Lexia. Rivista di semiotica*, 25–26 *Viralità. Per una epidemiologia del senso* (dir.), p. 119–138.
- Salas, Denis (2020) : Il ne faudra pas céder à la tentation d'une surveillance généralisée. En: *L'Obs*, n° 2891, (02/04/2020), p. 28 et seq.
- Žižek, Slavoj (2020): Surveiller et Punir ? Oh oui, s'il vous plaît ! En : *L'Obs*, n° 2889 (19/03/2020), p. 40.

# Image Credits

- Page 26:** Dennis Lortie in the National Assembly in Québec 1984 (Radio Canada. „La fusillade à l'Assemblée nationale du Québec, en 1984. Radio Canada“. 19.03.2019. <https://ici.radio-canada.ca/>)
- Page 27:** Richard Barnett in Nancy Pelosi's office in the capitol 2021 (Adam Goldmann. „The man who stormed Pelosi's office and a West Virginia lawmaker are among those arrested.“ The New York Times. 08.01.2021. <https://www.nytimes.com>)
- Page 28:** „Selbsternannter „Schamane“ festgenommen – Beteiligter Abgeordneter Evans tritt zurück.“ (Handelsblatt. 10.01.2021. <https://www.handelsblatt.com>)
- Page 36:** Pestpfeile über der Eingangstür des Hauses 16, Rue de la Boucherie in Luxemburg-Stadt (created by author)
- Page 44:** Kritische Beschreibung der vier kartografischen Varianten in der Darstellung der Pestpandemie 1347–1351 in Europa. Typ 1: Isolinien; Typ 2: Heatmap (created by author)
- Page 45:** Kritische Beschreibung der vier kartografischen Varianten in der Darstellung der Pestpandemie 1347–1351 in Europa. Typ 3: Vektoren; Typ 4: Mischversion (created by author)
- Page 77:** Zahl der Pesttoten steigt auf über 100 (Spiegel Online. 25.5.2020. <http://www.spiegel.de/gesundheit/diagnose/madagaskar-zahl-der-pest-toten-steigt-auf-mehr-als-100-a-1174203.html>)
- Page 78:** Eichhörnchen leiden an Lepra (Spiegel Online. 25.5.2020. <http://www.spiegel.de/wissenschaft/mensch/genanalyse-zeigt-urspruengeder-lepra-a-905469.html>)
- Page 79:** Die unverwüsthliche Seuche (Spiegel Online 25.5.2020. <http://www.spiegel.de/wissenschaft/natur/lepra-britische-eichhoernchen-leiden-an-mittelalterbakterien-a-1120842.html>)
- Page 81:** Der Tod erwürgt ein Pestopfer, Buchmalerei, böhmisch, 14. Jahrhundert, aus dem Codex Stiny. Prag, Universitätsbibliothek ( <https://www.agg-images.de/archive/-2UMDHUHXIA01.html>)
- Page 82:** Massenhafte Bestattung Pesttoter, dargestellt in den Chroniken des Gilles li Muisis, um 1350/52 (Brüssel, KBR, MS 13076-77, fol. 24v)
- Page 84:** Giovanni di Paolo, Allegorie der Pest als Schwarzer Reiter, Deckel des Sieneser Amtsbuches (Biccherna) für das Rechnungsjahr 1437 (Kunstgewerbemuseum der Staatlichen Museen zu Berlin, Nr. K 9224)

- Page 85:** Arnold Böcklin, Die Pest, 1898, Kunstmuseum, Basel, GSK 283 (<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=3152834>)
- Page 86:** Paul Fürst, Der Dr. Schnabel von Rom, Einblattdruck Nürnberg 1656 ([https://fortnite.fandom.com/de/wiki/Bittere\\_Medizin\\_\(Set\)](https://fortnite.fandom.com/de/wiki/Bittere_Medizin_(Set)))
- Page 87:** Fortnite Battle Royale (Epic Games), „Bittere Medizin-Set mit Geißel- und Pest-Outfits“ (20.05.2020. <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=15677032>)
- Page 88:** Heinrich Knoblochzer, Der doten dantz mit figuren // clage vnd antwort schon // von allen staten der werlt, Heidelberg ca.1488, fol. 20r (Universitätsbibliothek Heidelberg, C 7074 qt. Inc. <http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/totentanz1488>)
- Page 89:** Heinrich Knoblochzer, Der doten dantz mit figuren // clage vnd antwort schon // von allen staten der werlt, Heidelberg ca.1488, fol. 15v (Universitätsbibliothek Heidelberg, C 7074 qt. Inc. <http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/totentanz1488>)
- Page 90:** Zahl der jährlichen Verstorbenen in der Gemeinde San Domenico zu Siena (Vasold, Manfred: Pest, Not und schwere Plagen. Seuchen und Epidemien vom Mittelalter bis heute, Augsburg 1999, S. 91.)
- Page 91:** Pieter Bruegel der Ältere, „Triumph des Todes“, um 1560/62, Detail, Madrid, Museo del Prado (<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=204308>)
- Page 92:** Der heilige Sebastian, Altarbild, wahrscheinlich von Hans Trout, 1487, Augustinerkirche Nürnberg (<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=64001478>)
- Page 93:** Carlo Crivelli, Der Heilige Rochus, 15. Jh. (<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=35441309>)
- Page 95:** Christus heilt den Aussätzigen. Codex Egberti, fol. 21v., Trier, 980-985 (<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=8096715>)
- Page 96:** Der Reiche und der arme Lazarus. Darstellung nach Lk 16, 19-31, Echternacher Evangeliar, 10. Jahrhundert. (Germanisches Nationalmuseum Nürnberg)
- Page 97:** Siegel des Leprosenhauses Köln-Melaten, 1249 (Rheinisches Bildarchiv Köln)
- Page 98:** Darstellung der Leprosenverbrennungen 1321, Bildtafel aus den Grandes Chroniques de France von Jean Fouquet. (Bibliothèque nationale de France, Manuscrits occidentaux – français 6465, fol. 327v.)

- Page 100:** Der heilige Martin küßt einen Leprakranken. Miniatur aus einer Handschrift des 14. Jahrhunderts. (De Keyzer, Walter u.a. (Bearb.): *La Lèpre dans les Pays-Bas (XIIe-XVIIIe siècles)*. Brüssel 1989, S. 20.)
- Page 101:** Der heilige Franz von Assisi pflegt Aussätzige. Ausschnitt einer Miniatur in Jacopo Oddi, *La Franceschina*. (Perugia, Biblioteca Augusta, MS 1238, fol. 223r. [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Leprosy\\_in\\_La\\_Franceschina.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Leprosy_in_La_Franceschina.jpg))
- Page 103:** Die Kapelle des ehemaligen Luxemburger Leprosoriums. 2011. (created by author)
- Page 104:** Die Kapelle des ehemaligen Trierer Leprosoriums St. Jost. (Foto by Markus Bydolek: [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Kapelle\\_St.\\_Jost,\\_Trier\\_-\\_Biewer.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Kapelle_St._Jost,_Trier_-_Biewer.jpg))
- Page 105:** Untersuchung eines Lepraverdächtigen durch drei Ärzte. Holzschnitt von Hans Wechtlin aus dem Feldbuch der Wundartzney von Hans von Gersdorff, Straßburg, 1517, fol. LXXVIIr (Bayerische Staatsbibliothek, VD16 digital [VD16 G 1618], <http://mdz-nbn-resolving.de/urn:nbn:de:bvb:12-bsb00010085-8>)
- Page 106:** Ein Leprakranker des 15. Jahrhunderts in typischer Tracht. *Livre des propriétés des choses de Barthélemy l'Anglais*, traduit du latin par Jean Corbichon. (Paris, BnF, Département des Manuscrits, Français 9140, fol. 151v <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10532588f>)
- Page 108:** Prassende Bettler in der Herberge „D' Laserusclep“. Radierung von David Vinckeboons aus dem Jahr 1608, hier in einer später um einen Text ergänzten Version von 1713-1715. (Rijksmuseum Amsterdam <http://hdl.handle.net/10934/RM0001.COLLECT.175150>)
- Page 121:** created by author
- Page 122:** created by author
- Page 123:** created by author
- Page 150:** Theatre for home in times of the Corona break: the Berliner Ensemble's backstage (© Berliner Ensemble)
- Page 151:** The Berliner Ensemble sets out its new seating plan (© Moritz Haase)
- Page 152:** The Berliner Ensemble: Room disinfection with aerosol misting (© Moritz Haase)
- Page 170:** Social Distance – Ostende (created by author)
- Page 173:** Train Luxembourg – Esch (created by author)
- Page 184:** Ostende (created by author)
- Page 188:** Parc Kinnekswiss, Luxembourg (created by author)

- Page 236:** Die Angabe von Kommunikationskanälen in den Aushängen (created by author)
- Page 237:** Offline einkaufen vs. online einkaufen (created by author)
- Page 238:** Emsige Betriebsamkeit hinter geschlossenen Türen (created by author)
- Page 239:** Krisenfeste Bücher und Gutscheine (created by author)
- Page 240:** Zerstörte Hoffnungen (created by author)
- Page 241:** Unrealistisch: Business as usual (created by author)
- Page 242:** Unruhige und beängstigende Zeiten (created by author)
- Page 243:** Lokales und Globales (created by author)
- Page 244:** Der Geschäftsbrief als Genre der Pandemie (created by author)
- Page 245:** Moral als Element von Business-Kommunikation (created by author)
- Page 246:** Der Leser als Mensch (created by author)
- Page 247:** Mitmenschen statt Kunden (created by author)
- Page 248:** Datt Viezchen unn ätt Bierchen müssen jetzt uch mal dahemm gut schmecken (created by author)
- Page 249:** Abstand halten (created by author)
- Page 250:** Heilige Corona bitte für uns (created by author)
- Page 258:** Les Italiens dans les mains des médecins célèbrés comme des héros du pays en mars 2020 (Presenza Amica. <https://presenzamica.it/a-voice-nurses-during-covid-19/?lang=en>)
- Page 262:** La longue file de camions militaires chargés des cercueils des nombreux défunts à Bergame en mars 2020 (Corriere della sera. <https://www.zazoom.it/2021-03-18/giornata-nazionale-per-le-vittime-del-corona-virus-sono-piu-di-centomila-in-italia/8324522/>)
- Page 272:** La syndrome d'« abandon » des personnes les plus âgées (© Go Nakamura/Getty Images. <https://www.businessinsider.com.au/most-powerful-photos-of-the-year-2020-11> )
- Page 276:** « Que donne celui qui a. Que prenne celui qui n'a pas ! » (La Repubblica. [https://napoli.repubblica.it/cronaca/2020/04/21/foto/napoli\\_panieri\\_solidarieta\\_-254610453/1/](https://napoli.repubblica.it/cronaca/2020/04/21/foto/napoli_panieri_solidarieta_-254610453/1/))
- Page 282:** Global city vs. Relationale Stadt (created by authors)
- Page 344:** Principaux flux de travailleurs frontaliers au sein de la Grand Région en 2017 (Université du Luxembourg, cartographie M. Helfer.)

- Page 345:** Pourcentage de travailleurs frontaliers parmi les habitants des communes françaises ayant un emploi (2014) (Université du Luxembourg, d'après les données INSEE, cartographie M. Helfer.)
- Page 347:** Pourcentage de frontaliers parmi les salariés des secteurs d'activité au Luxembourg (en 2019) (Université du Luxembourg, d'après les données IGSS/CCSS, cartographie M. Helfer.)
- Page 350:** Réintroduction des contrôles aux frontières dans l'espace Schengen au 25 mars 2020 (Mission Opérationnelle Transfrontalière)
- Page 365:** Waiting in line due to supermarket entry restrictions in Luxembourg (created by author)
- Page 366:** Playground access regulations (created by Anette Krause)
- Page 369:** Closed border crossing between Saarland and the Grand Est region: Emmersweiler- Morsbach (created by Peter Dörrenbacher)
- Page 370:** Closed border crossing between Saarland and the Grand Est region: Friendship bridge between Kleinblittersdorf and Grosbliederstroff (created by Peter Dörrenbacher)
- Page 371:** Banners of citizens' initiatives: at a highway entrance in Trier, Germany, "L'Europe, c'est la liberté, l'amitié et la solidarité. Metz + Trèves pour toujours" (created by André Melzer)
- Page 372:** Banners of citizens' initiatives: on the friendship bridge between the German town of Kleinblittersdorf and the French town of Grosbliederstroff: "La Sarre ou la Lorraine. Aidez-vous les uns les autres et restez fort!" (created by Eva Nossem)
- Page 373:** Demonstration "Let us go to work, let us go home" against border closures on April 24th, 2020 on the city bridge between Frankfurt (Oder) and Słubice (created by Janek Copenhagen)
- Page 391:** Global per capitacy water availability ([https://www.123rf.com/photo\\_32384537\\_stock-vector-the-world-map-of-water-availability-infographic-design-template.html](https://www.123rf.com/photo_32384537_stock-vector-the-world-map-of-water-availability-infographic-design-template.html))
- Page 392:** Distribution of COVID-19 cases globally (17.06.2020. <https://covid19.who.int>)
- Page 394:** Economic Fall-out of COVID-19 in the United States (<https://www.pewsocialtrends.org/2020/04/21/about-half-of-lower-income-americans-report-household-job-or-wage-loss-due-to-covid-19/>)
- Page 395:** Distribution of world hunger (2018) (<https://www.wfp.org/publications/2019-hunger-map>)

- Page 546:** Model for predicting learning satisfaction and its impacts on well-being and mental health within the context of confinement (created by authors)
- Page 548:** Socio-economic status of the respondents by self-assessment (created by authors)
- Page 554:** Example of question relating to learning context (created by authors)
- Page 555:** Example of question relating to learning context (created by authors)
- Page 555:** Example of question relating to learning context (created by authors)
- Page 557:** Example of question relating to financial impact (created by authors)
- Page 557:** Example of question relating to financial impact (created by authors)
- Page 559:** Structural equation model verifying the theoretical model (created by authors)
- Page 570:** Trotz alledem (© Tomi Ungerer)
- Page 573:** Sans Reproches (© Tomi Ungerer)
- Page 577:** Filet à papillons (© Tomi Ungerer)
- Page 579:** Don't hope, cope!(© Tomi Ungerer)
- Page 614:** "Flipped Classroom" (Faculty Innovation Center of The University of Texas at Austin (2020) is licensed under CC BY-NC-SA 2020b)
- Page 616:** "Bloom's Taxonomy"(Wagoner et al. 2016: 3 is licensed under CC BY 2020a)
- Page 617:** "Active Auditorium" (created by authors)
- Page 634:** Trierischer Volksfreund vom 18.05.2020, S. 4
- Page 637:** Tageblatt Lëtzebuerg vom 25.02.2020, S. 2. Karikatur: Markus Grolik/toonpool.com